

LA FEMME DE L'OUVRIER

—Sans doute... Vous êtes bien aimable. Mais... ne profiterez-vous pas de ce beau dimanche ?

—Rien ne presse. Nous pouvons causer un peu en prenant le café.

—Moi, mes enfants, je serai loin de m'en plaindre. Mais ne vous gênez pas pour moi... Vous êtes jeunes et je suis vieille... que voulez-vous ?

—Eh bien ! tout à l'heure, nous irons faire une petite promenade sur l'eau.

—Voulez-vous venir, maman ?

—Merci, Léontine, fait l'heureuse Mme Blondet qui ne veut pas abuser. Et elle ajoute malicieusement : — Je suis trop grosse !... Je ferais couler le bateau...

—Alors, mère, nous te laisserons Lili... Comme cela tu ne t'ennuieras pas... et cette demoiselle ne risquera plus de faire concurrence aux poissons !... La petite coquine ! Nous en a-t-elle causé de l'inquiétude !...

Les deux femmes échangèrent un regard éloquent qui les unit...

Pour s'être frôlées si souvent autour du petit lit de souffrance, pour avoir vécu les mêmes angoisses, pour s'être penchées ensemble, impérieusement et égalitairement réclamées, au-dessus des livres d'images de la convalescente, pour avoir été em brassées par deux bras d'enfant qui les réunissaient, Léontine et Mme Blondet sont devenues, sinon mère et fille, du moins amies, alliées... Elles ont senti que, par Lili, ce lien vivant, elles étaient de la même famille. Elles ne pourront plus oublier le matin où, après une nuit calme, leur petite s'éveilla respirant mieux... Une heure après, le médecin la déclarait sauvée. Pierre était absent, à son travail. Cette joie de la résurrection, il fallait pourtant l'épancher dans le cœur de quelqu'un... Léontine, très pâle, regarda sa belle-mère qui pleurait, et se jetant dans ses bras :

—Maman !

Elle le dit tout d'un élan, ce mot qu'elle évitait toujours comme un mensonge, et qu'elle avait si peu prononcé dans sa jeunesse orpheline.

Aujourd'hui, les angoisses sont oubliées. La paix seule est restée... Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder le jeune couple qui s'en va gaiement, se retournant pour sourire au groupe que forment, à la porte du jardin, la vieille dame, la petite fille rose et le chien noir...

H. BEZANÇON.

LISE

(PIÈCE A DIRE)

J'avais douze ans, elle en avait bien seize. Elle était grande, et, moi, j'étais petit. Pour lui parler, le soir, plus à mon aise, Moi, j'attendais que sa mère sortît ; Puis, je venais m'asseoir près de sa chaise. Pour lui parler, le soir, plus à mon aise.

Que de printemps passés avec les fleurs ! Que de feux morts, et que de tombes closes ! Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs ? Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ? Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait fait ange, fée et princesse. Comme elle était bien plus grande que moi, Je lui faisais des questions sans cesse Pour le plaisir de lui dire : "Pourquoi ?" Et, par moments, elle évitait, craintive, Mon oeil rêveur qui la rendait pensive.

Puis, j'étais mon savoir enfantin, Mes jeux, la balle et la toupie agile ; J'étais tout fier d'apprendre le latin ; Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile ; Je bravais tout ; rien ne me faisait mal ; Je lui disais : "Mon père est général."

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise Dans le latin, qu'on épelle en rêvant ; Pour lui traduire un verset, à l'église, Je me penchais sur son livre souvent. Un ange ouvrait sur nous son aile blanche, Quand nous étions à vêpres, le dimanche.

Elle disait de moi : "C'est un enfant !" Je l'appelais : "Mademoiselle Lise." Pour lui traduire un psaume, bien souvent, Je me penchais sur son livre à l'église ; Si bien qu'un jour, — vous le vîtes, mon Dieu ! — Sa joue en fleur touchait la mienne en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies, Vous êtes l'aube et le matin du cœur, Charmez l'enfant, extases inouïes ! Et, quand le soir vient avec la douleur, Charmez encor nos âmes éblouies, Jeunes amours, si vite évanouies !

VICTOR HUGO

Bien délicat est ce sujet ! Nous aimerions sans doute à chanter le triomphe de la beauté, et à retracer la puissance victorieuse de son empire ; mais telle ne doit pas être notre entreprise. Si la femme est reine par la grâce, elle est ange aussi par le cœur ; si elle est l'ornement du foyer, elle en est aussi la gardienne. De là la mission de la femme dans le monde. Mais cette mission revêt un caractère de nécessité d'autant plus grande, que la femme appartient à la classe ouvrière.

Dans les classes favorisées par la naissance et la fortune, la femme n'a guère qu'à se laisser vivre ; étrangère aux difficultés pécuniaires de l'existence, elle ne connaît pas les soucis des affaires. Ce n'est pas qu'il faille porter sur elle un regard d'envie, non ; de grandes douleurs se cachent bien souvent sous le masque du plaisir ! La femme de l'ouvrier recueillera dans l'accomplissement de ses devoirs, vis-à-vis de son mari, un bonheur plus parfait et plus pur que ne peuvent le procurer les jouissances les plus enchantées de la vie mondaine.

Quel beau rôle, en effet, que celui de cette jeune femme dont la vie s'ouvre au vingtième printemps ! Ce gros baby, qu'elle berce mollement dans ses bras, apprendra sur ses lèvres à aimer et à obéir "maman". Et la jeune mère, heureuse et fière, couronnera ce premier bégaïement d'un bon gros baiser. Et si plus tard "baby" ose être désobéissant, il ira vite se jeter dans les bras de "maman" ; un baiser et la paix sera faite. Le baiser d'une mère est le sourire de la vie.

Et le mari ! Oh ! lui aussi, c'est souvent un grand enfant ; et vous, mademoiselle, qui aspirez à dire un jour : "mon mari", vous doutez-vous de la délicate mission que vous jurez de fidèlement remplir ? Dans la classe ouvrière, le rôle de la femme est certainement plus étendu et plus élevé que celui de l'homme. L'homme a, comme premier devoir, celui d'assurer la vie de sa famille ; il doit se pourvoir d'une position, d'un travail qui assurent l'existence des siens contre les misères de la pauvreté. Mais le détail du ménage, l'économie domestique, qui en est chargé dans le fait ? La femme. Or, pour remplir dignement sa charge, la femme doit être le plus souvent la dépositaire des salaires de son mari. Gagner n'est rien, conserver est tout ; trop de tentations entourent l'ouvrier au sortir de l'atelier le jour de paie ; il est bon, même nécessaire, devrait-on dire, qu'il s'empresse de remettre entre les mains de la mère de famille le montant de son salaire. Et si l'ouvrier agit ainsi, le bon ordre et la prospérité règneront toujours au ménage.

Mais pour qu'une femme soit et demeure digne de la place qui est la sienne au foyer domestique, il faut qu'elle se montre elle-même le modèle des vertus dont elle recommande la pratique à ses enfants et qu'elle exige de son mari. Vous voulez parvenir à l'aisance ? Soyez économes. On dit souvent aux ouvriers : "Usez des boissons spiritueuses, quand c'est nécessaire, mais n'en abusez pas." On peut aussi dire aux femmes d'ouvriers : "Méfiez-vous de la coquetterie ! L'amour de la toilette n'est pas une passion moins funeste que l'amour de la boisson !" Sans compter le ridicule qui s'attache à l'amour exagéré de la toilette ! Sachez, mesdames, être de votre rang et ne faussez pas les situations :

Ce tact merveilleux, cette délicatesse exquise que vous faites briller dans l'art du chiffon, pourquoi ne les appliqueriez-vous pas à accorder le bien-être, le confortable de votre intérieur, et surtout à mériter l'amour toujours jeune et reconnaissant de votre mari ? Votre cœur vous dira par quelles douceurs, par quelles gracieuses surprises vous lui ferez oublier les longueurs de l'absence et les fatigues d'un pénible labeur. Vous serez ainsi justement digne d'être appelée : "l'ange de votre foyer" ; et au lieu de s'attarder dans les bars, votre mari n'aura qu'une pensée : rejoindre en hâte celle qui est la compagne de ses joies comme de ses peines, et le charme de ses jours.

PENSEES

Soyez bon dans les profondeurs et vous verrez que ceux qui vous entourent deviendront bons dans les mêmes profondeurs.

MÆTERLINCK

L'EXORDE D'UN DISCOURS ORIGINAL

En 1849, à Clermont-Ferrand, en Auvergne, ses condisciples mirent au défi un séminariste plein d'esprit, M. Paul Fabre qui, sorti du séminaire, occupa depuis une haute position au ministère des finances, de composer dans un temps très limité, un discours original. Paul se mit à l'œuvre, et, au bout de deux heures vint débiter au milieu de ses condisciples le discours composé, dont un de ses condisciples nous a communiqué l'exorde que nous transcrivons pour l'Album Universel. Il avait pris pour texte un passage d'un ouvrage anglais qui signifiait : "Il est difficile de plaire à tout le monde", et il débitait ainsi :

"Assis autour de ce réservoir de lumière (la chaire) pour voir partir les fusées artificielles de mon éloquence, vous venez puiser, messieurs, dans la tabatière de ma parole, la prise de la vérité. Vous vous attendez peut-être que, monté sur l'élégant palefroi de l'imagination, je fasse flotter à vos yeux les panaches brodés d'un rhétorique fleurie ; il n'en sera rien, messieurs ; humble chaudronnier de la parole, je ne ferai qu'étamer vos intelligences usées par le venin de l'erreurs et les sophismes ; trop heureux encore si, dans le désert de mes pensées, vous trouvez une oasis bienfaisante où vous puissiez reposer vos esprits et les mettre à l'abri de la poussière de l'incrédulité. Alors, mollement étendus sur le canapé de mon discours, vous fumerez en paix le calumet de ma diction, tout en laissant échapper de votre bouche flatteuse les gracieux camoufflets de vos applaudissements."

Et pour division de ce discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner que l'exorde, il exposait que la religion avait beaucoup influé :

- 1o Sur le paradigme des peuples ;
- 2o Sur le syllogisme des nations ;
- 3o Sur l'organisation trigonométrique des sociétés.

Le reste était à l'avenant.

J. B. L. MARTEL,

un ancien condisciple de l'auteur

puor copie conforme Chanoine d'AGRIGENTE

Devian-les-Bains (Haute-Savoie),
le 22 juillet 1906.

L'HOPITAL DES FLEURS

Il vient de se fonder à Washington un hôpital pour les plantes. Quinze "médecins" spéciaux sont attachés à l'établissement et leur rôle ne se borne pas à soigner les végétaux qui dépérissent, mais à étudier attentivement les maladies dont ils sont atteints.

Il résulte du premier rapport médical publié trois mois après l'ouverture de l'établissement, que les plantes souffrent exactement des mêmes maladies et des mêmes infirmités que l'homme. Tout comme nous, elles sont atteintes de rhumatisme, de dyspepsie, de phthisie, etc. Bien entendu ces maladies ne se manifestent pas chez les plantes, de même manière que chez l'homme, les végétaux ne possédant pas les mêmes organes respiratoires et digestifs. Mais l'analogie demeure toutefois incontestable, suivant les déclarations des médecins spécialistes attachés au susdit hôpital.

QUI VEUT L'AIR SOLIDE ?

La science était bien arrivée à liquéfier l'air. Pourquoi ne serait-elle pas arrivée à le solidifier. L'eau ne nous apparaît-elle point sous les trois états ?

Le problème a été brillamment résolu par un Américain, le professeur Metz de l'Université de Tulane, Louisiane. Ce savant, célèbre déjà par ses expériences sur la liquéfaction de l'air, a réussi, en soumettant celui-ci à une température des plus basses, où se congèle le mercure, à obtenir l'état solide.

Condensé à cet état, l'air présente l'aspect de la glace, mais, à la différence de celle-ci, il ne peut fondre.

Le professeur Metz ayant tenté de fragmenter un morceau d'air solide de la grandeur d'une noix à l'aide d'un marteau, cet instrument fut repoussé, rebondissant comme s'il eût rencontré une superficie de gomme extrêmement élastique.

Il est facile de comprendre quelle force explosive possède un semblable produit. Cette force est bien supérieure à celle de la dynamite ; aussi est-il certain qu'on s'en servira avant peu pour creuser les excavations dans les mines, principalement dans celles de charbon. Dans ces mines, l'explosion de l'air solide offrira cet avantage de ne dégager qu'une certaine quantité d'oxygène, à même de purifier l'atmosphère de tout autre gaz nuisible.